

Houellebecq d'Agathe Novak-Lechevalier [dir.]

Olivier Parenteau

Numéro 263, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

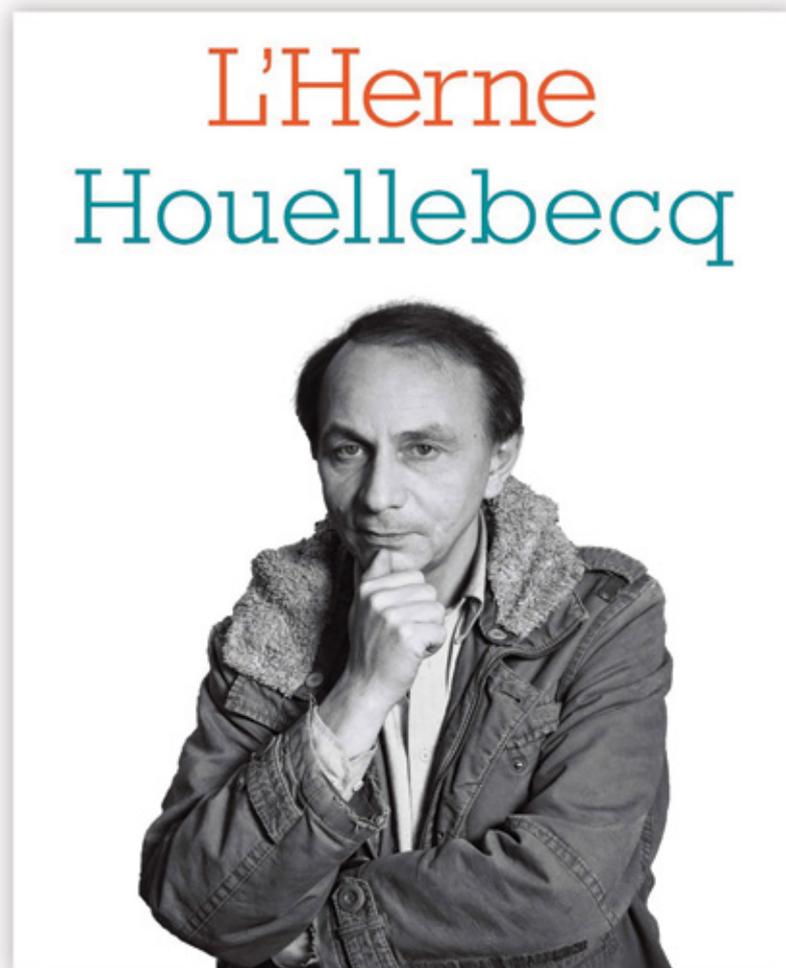
Citer ce compte rendu

Parenteau, O. (2018). Compte rendu de [*Houellebecq d'Agathe Novak-Lechevalier [dir.]*]. *Spirale*, (263), 60–63.

Un monstre est sacré

Par Olivier Parenteau

MICHEL HOUELLEBECQ
d'Agathe Novak-Lechevalier (dir.)
Éditions de L'Herne, 2017, 384 p.



Consacrer Houellebecq

Dans les ouvrages collectifs de facture universitaire qui portent sur l'œuvre de Michel Houellebecq, tout se passe comme si le principal intéressé n'avait jamais rien écrit d'autre que des romans. Bien que les articles rassemblés dans ces livres fassent peu de cas du caractère pluriel de l'œuvre houellebecquienne, ils soulignent la qualité desdits romans et sont aussi précieux en ce qu'ils rappellent aux lecteurs qui évoluent dans la sphère académique que l'excellent rendement économique d'une œuvre n'est pas toujours une bonne raison pour entretenir des doutes quant à sa valeur esthétique. Le 117^e volume des Cahiers de L'Herne, qui est consacré au créateur prolifique qu'est Houellebecq, se présente comme un ouvrage collectif d'une tout autre nature. D'abord parce que, contrairement aux ouvrages dont il vient d'être question, qui circulent rarement en dehors des bibliothèques universitaires et qui sont destinés à l'usage d'un public restreint et spécialisé, ce Cahier, qu'on pourra se procurer dans toute bonne librairie, s'adresse à un lectorat beaucoup plus large : les spécialistes, les amateurs et les curieux y trouveront tous leur compte. Ensuite parce qu'il ambitionne d'explorer toutes les facettes de l'œuvre houellebecquienne dans une perspective résolument ouverte : lire ce Cahier, c'est découvrir que si Houellebecq est romancier, il est aussi poète, essayiste, chroniqueur, épistolier, préfacier, chanteur, photographe, réalisateur, scénariste et acteur.

Cela fait beaucoup et Agathe Novak-Lechevalier, la directrice de l'ouvrage, le sait très bien. Comme elle l'écrit dans son texte d'introduction, ce Cahier « expérimente tous azimuts » et tient compte du fait que « Houellebecq ne désigne plus tant aujourd'hui un individu concret qu'une fiction, le point de cristallisation de représentations multiples dont s'est emparé l'imaginaire collectif ». (Cette dernière remarque mérite d'être rapprochée de celle de l'une des collaboratrices de l'ouvrage, Nelly Kapriélian, qui note

pour sa part qu'« [e]n écrivant sur la marchandisation, le devenir produit des êtres, Michel s'est peut-être tendu un traquenard : confondant l'écrivain avec ses personnages, la critique a fini par l'appréhender lui-même comme un produit, le produit "Houellebecq", évidé, à ses yeux, de toute humanité, qu'on peut dès lors s'approprier, malmener au point de ne plus même savoir le lire ».) Ainsi, ce Cahier a pour ambition d'« offrir non pas une image fidèle [de l'auteur], mais un portrait diffracté, en mouvement, variant selon les perspectives ». Le moins qu'on puisse dire est que la longue liste des contributeurs (ils sont 61, et parmi eux figurent quelques trépassés dont les textes sur Houellebecq sont ici réédités) témoigne bien de cette volonté de multiplier les points de vue sur ce créateur difficilement saisissable et sur son œuvre non moins ambiguë. Voici, à titre indicatif, une courte liste alphabétique des plus connus d'entre eux : Jean-Louis Aubert, Frédéric Beigbeder, Emmanuel Carrère, Maurice G. Dantec (†), Bret Easton Ellis, Bernard-Henri Lévy, Philippe Muray (†), Dominique Noguez, Michel Onfray, Iggy Pop, Salman Rushdie, Lydie Salvayre.

Tous ces collaborateurs sont, chacun à leur manière et selon des degrés divers, des admirateurs. Il faut donc aborder avec prudence l'assertion, paraissant sur le site web de l'institution, selon laquelle les Cahiers de L'Herne sont élaborés « sans point de vue partisan ». Bien franchement, cet immense volume de 384 pages constitue un hommage polyphonique et non dissimulé à Houellebecq, la célébration n'étant entravée par la voix discordante d'aucun trouble-fête. S'il est entendu que les Cahiers de L'Herne sont, pour parler la langue de Pierre Bourdieu, une instance de consécration et de légitimation, il n'est pas moins clair qu'on n'entre pas dans les Cahiers de L'Herne comme on entre, disons, dans la Bibliothèque de la Pléiade : celle-ci embaume tandis que ceux-là, lit-on toujours sur leur site, « invitent à la découverte d'un grand auteur, souvent controversé ». Comme chacun le sait, l'étiquette d'écrivain

« controversé » colle à la peau de Michel Houellebecq depuis le début de sa carrière, en 1991, année faste lors de laquelle il publie coup sur coup *Rester vivant*, une « méthode » adressée aux poètes, l'essai *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie* et *La poursuite du bonheur*, un recueil de poésie. Le statut de « grand auteur » lui est cependant beaucoup moins fréquemment reconnu, et nul doute que la lecture de ce Cahier permettra à plus d'un sceptique d'être confondu et de convenir que cet égard n'est pas usurpé.

Aimer Houellebecq

Dans une des contributions les plus jouissives du Cahier, Marin de Viry explique non sans humour pourquoi Houellebecq peine tant à obtenir son visa de « grand auteur » : « [L]es lecteurs français sont habitués à ce que l'auteur leur dise : "tu es petit/je suis grand" (par mon style, mes fortes pensées, mon statut d'intellectuel, mon éditeur prestigieux), ou alors "je suis petit/tu es grand" (grand lecteur, tu veux de la baise, de l'émotion politiquement correcte, du grand amour, c'est toi qui décides, en voilà, moi je suis là pour fournir). Mais "ensemble, nous sommes tous de la merde", ça, c'est un véritable scandale démocratique [...] ; "je suis petit/tu es petit" dit le roman de Houellebecq. » Ce qui m'intéresse surtout dans cette sortie au langage fleuri est qu'elle témoigne d'un emballement, de l'enthousiasme de son auteur. On n'écrit pas ainsi lorsqu'on commente une œuvre qui nous est apparue stimulante sur le strict plan de l'intellect ; on écrit ainsi quand, en plus de nous avoir intéressé par la richesse de son propos, une œuvre nous a pris par les tripes. Et ce sentiment d'avoir été directement touché qui est partagé par l'ensemble des contributeurs, il faut s'en rappeler l'importance lorsque vient le temps de qualifier un auteur de « grand » : car n'est-ce pas le signe d'une grandeur que d'être capable d'émouvoir son lecteur et, dans le cas de Houellebecq, d'être capable d'émouvoir énormément de lecteurs ?

Avant sa mort tragique dans les locaux du journal *Charlie Hebdo*, l'économiste Bernard Maris, à qui nous devons l'excellent essai *Houellebecq économiste* (2014), dont un extrait est reproduit dans le Cahier, s'était déclaré « stupéfié » par l'écriture houellebecquienne ; Pierre Dos Santos avoue que, pour lui, « terminer un Houellebecq est, au sens fort, une épreuve » ; Maurice G. Dantec, qui éprouve un sentiment similaire, note : « Viens de terminer *Les particules élémentaires de Michel Houellebecq*. J'en reste sans voix, pendant des jours je n'ai plus pu écrire quoi que ce soit. Pas même une liste de courses. » Ces passages témoignent bien de l'amplitude du choc provoqué chez des lecteurs qui en ont pourtant « lu » d'autres.

Au fil des contributions, deux constantes se dégagent quant aux raisons pour lesquelles Houellebecq émeut si franchement son lectorat. D'abord, son œuvre témoigne très clairement du fait qu'il y a toujours de la souffrance derrière l'outrance, de l'amour espéré derrière la sexualité tarifée. Et ce sont les lectrices de l'œuvre qui parlent le plus éloquemment de ce phénomène. Yasmina Reza : « *Il se pose en sociologue et s'échappe de la matière vivante pour la transformer en traité. C'est cela qui m'a tant touchée à la lecture : sentir que l'auteur s'est configuré une sorte d'armure pour échapper à l'affect. [...] Et je ne vois pas de provocation : on sent que ce sont des sentiments beaucoup plus profonds qui engendrent cette crudité du regard.* » Christèle Couleau écrit pour sa part que si les « romans de Houellebecq visent à rendre compte du monde en explorant l'agencement complexe des facettes de la société contemporaine [et] en théorisant en profondeur la crise des valeurs », ils portent par ailleurs une attention « aux manifestations les plus intenses de la présence humaine [qui] est à la mesure de sa fragilité [...], expérience partageable dont on reconnaîtra l'écho dans son cœur peut-être ». Houellebecq n'aurait donc pas son pareil pour dépeindre les affres de l'amour, véritable soubassement de toute son œuvre.

Ensuite, Houellebecq est partout dépeint comme un écrivain qui, en dépit de ce qu'Emmanuel Carrère identifie comme son « *inimitable registre de sarcasme navré* », écrit franchement, sans mettre de gants blancs, et s'adresse en toute confiance à ses lecteurs. Carrère précise que « *si tant de gens le lisent, c'est bien sûr parce que ses romans sont passionnants, vivants, impossibles à lâcher, mais aussi, plus profondément, parce qu'ils ont l'impression que ce qu'il dit est vrai* ». Alain Vaillant est peut-être celui qui a exprimé cette impression d'authenticité avec, à son tour, la plus grande franchise : « *[C]e qui me touche le plus, dans l'écriture de Houellebecq, c'est une sorte d'ingénuité enfantine, même s'il écrit les pires horreurs. [...] Parce que, à vrai dire, je crois que tout ce qu'il écrit est totalement sincère, et d'une sincérité qui constitue sa vraie valeur poétique.* » Et c'est cette même sincérité que Guillaume Nicloux a voulu faire passer du livre à l'écran dans son faux documentaire *L'enlèvement de Michel Houellebecq* (2014), film qui avait pour ambition de donner à Houellebecq l'occasion de « *mentir le plus sincèrement possible* » : « *[C]onstruire un alibi fictionnel, proposer à Michel d'endosser le costume de Michel Houellebecq me semblait le moyen le plus juste et le plus excitant de susciter une parole décomplexée, libre et incontrôlable.* » Et le réalisateur d'affirmer que ce Houellebecq « *frais et spontané* » qu'il a si bien su filmer a, en retour, poussé plus d'un sceptique à s'intéresser à l'œuvre littéraire d'un auteur souvent tenu pour suspect : « *Beaucoup de gens sont venus vers moi après le film en me disant : "Je n'aimais pas Houellebecq, mais celui que tu filmes n'est pas celui que j'ai connu à travers les médias ; ça m'a donné envie de lire ses livres."* »

(Re)découvrir Houellebecq

Traditionnellement, les Cahiers de L'Herne donnent à lire des inédits et autres textes difficilement accessibles de l'auteur à qui ils sont consacrés. Dans le Cahier qui nous intéresse, si les premiers sont d'un intérêt plus que relatif (il semble qu'on ait peiné à les trouver, comme en

témoigne la publication de courriels échangés entre Houellebecq et son éditrice, Teresa Cremisi), les seconds sont cependant très bien choisis. Parmi eux, signalons la réédition de « Renoncer à l'intelligence », texte écrit par Houellebecq au début des années 1990 en guise de préface à une anthologie des poèmes d'amour de Remy de Gourmont. Cette préface est capitale, car elle rappelle l'importance – largement méconnue – que revêt la poésie aux yeux de Houellebecq, qui n'hésite d'ailleurs pas à affirmer « *que le roman (même ceux de Dostoïevsky, de Balzac ou de Proust) reste, par rapport à la poésie, un genre mineur* ». Capitale, elle l'est aussi parce qu'elle contient cette phrase clé, qui pourrait presque résumer à elle seule toute l'entreprise littéraire houellebecquienne : « *[I]l n'y a pas d'amour intelligent.* » Entendre : l'amour fait perdre la tête et, contrairement à ce qu'écrivait Aragon, peut être « heureux » (Houellebecq ajouterait sûrement ici : d'accord, mais pas très longtemps !...); entendre aussi, sur le plan de la transcription littéraire de cette émotion, que l'amour commande l'expression directe – et parfois crue – des sentiments qu'il fait vivre, quitte à ce qu'une telle expression puisse flirter avec le kitsch, voire le pornographique. Cela fait écho à ce qu'écrit Houellebecq dans un autre texte qu'on a bien fait de rééditer : l'entrée « Neil Young » originellement parue dans le *Dictionnaire du rock* (2000) publié chez Robert Laffont. On y lit ceci : « *Il faut être un très grand artiste pour avoir le courage d'être sentimental, pour aller jusqu'au risque de la mièvrerie. Mais cela fait tellement de bien, parfois, d'entendre un homme se plaindre humblement, d'une petite voix triste, d'avoir été abandonné par une femme.* » Et sans grande surprise, les musiciens qui ont contribué au Cahier reconnaissent ce même « courage » à l'auteur des *Particules élémentaires*. Iggy Pop : « *Page après page, je ressens ce que je lis. [...] L'amour [...] emplit chaque page de ses livres comme une atmosphère, fonctionnant comme un espace et un vide.* » Jean-Louis Aubert raconte sa première lecture du recueil de poésies

Configuration du dernier rivage (2013) :
« [C]e n'était pas tant les mots, que l'appel. [...] Il appelait en musique. Il appelait la musique. [...] En fait, sans l'avoir lu en entier, j'ai ramassé ma guitare qui frôlait mon genou et je l'ai chanté, sans réfléchir. »

Le volume des Cahiers de L'Herne consacré à Michel Houellebecq révèle un écrivain au cœur gros et d'une lucidité aussi brutale que personnelle : ses « *outrages aux mythes contemporains* », selon la belle expression de Sam Lipsyte, rappellent qu'il n'est certes pas acquis à plusieurs des idéaux moraux de son temps, mais comme le précise Pierre Cormary, ce qu'il est très important de rappeler, c'est qu'il « *refuse de se faire le militant de ses tares, de légaliser ses aberrations* ». Au fond, si l'auteur de *La carte et le territoire* est un écrivain généreux, c'est bien sûr parce qu'il contente avec régularité depuis 25 ans des lecteurs impatients de se plonger dans le « prochain Houellebecq », mais surtout parce qu'en dépit du succès et de la notoriété, il n'a jamais rien fait d'autre que parler franc et, conséquemment, qu'il n'a jamais cessé de s'exposer. Cette générosité houellebecquienne est aussi très bien représentée dans le film de Guillaume Nicloux dont il a été question plus haut. Michel Houellebecq est enlevé parce que son statut d'écrivain vedette laisse présager une généreuse rançon. Mais très vite, l'auteur « qui va rapporter » se mue, aux yeux mêmes de ses ravisseurs, en un écrivain qu'« on gagne » à fréquenter. Et c'est aussi la réflexion qu'on se fait à la lecture de ce volume des Cahiers de L'Herne qui, en substance, dit ceci : nous sommes en présence d'un écrivain ou, peut-être plus justement, d'un artiste qui a quelque chose à dire, qui prend les moyens pour être entendu – son œuvre, toujours très accessible, sait être dense sans jamais être opaque – et qui n'a pas son pareil pour faire jaillir la grandeur de l'ordinaire. ■

S'il est entendu que les Cahiers de L'Herne sont une instance de consécration et de légitimation, il n'est pas moins clair qu'on n'entre pas dans les Cahiers de L'Herne comme on entre dans la Bibliothèque de la Pléiade.